

tent en vain que les dieux négligent les choses humaines (1); leur providence veille, au contraire, sur la maison des hommes vertueux (2); les prières des méchants sont impuissantes pour les fléchir (3). C'est une loi antique et sacrée, que le sang qui rougit la terre exige et obtient du sang (4). Nul n'échange avec impunité l'innocence contre le crime (5). Enfin, le chant dans lequel les Furies annoncent les maux qui se répandront sur le monde, si on les décourage et qu'elles ne punissent plus les forfaits, est un plaidoyer poétique en faveur de l'appui que la religion prête à la morale, car, dit le poète, les crimes contre les hommes sont la suite inévitable de l'impiété envers les dieux (6).

(1) Agamemnon, 378-381.

(2) Suppl., 28-29-386-389.

(3) Coéph., 958-859.

(4) Coéph., 398-402; Suppl., 418-421.

(5) Ib., 118-119.

(6) Suppliantes, 536-537. Nous aurions pu multiplier les preuves à l'infini. La furie Érynnis punit le crime. (Coéph. 649-650.) Érynnis qui punit lentement les ravisseurs.

S'il était vrai, comme le raconte Quintilien, que les Athéniens, trouvant encore dans Eschyle des choses révoltantes, eussent autorisé les poètes postérieurs à corriger ses pièces, en les admettant, ainsi corrigées, à concourir avec celles des auteurs vivants (1), ce serait une autre explication des maximes diverses qui s'y rencontrent; mais cette explication nous conduirait toujours au même résultat.

Étudiez avec attention la Minerve d'Eschyle pour la comparer aux Minerves précédentes, vous reconnaîtrez la progression. Il y a distinctement trois Minerves dans la religion grecque : celle de l'Iliade, celle de l'Odyssée, celle d'Eschyle dans les Euménides. Cette der-

(Agamemn., 58-59.) Les dieux n'oublient pas les auteurs des meurtres. Les noires Furies poursuivent enfin celui qui est devenu heureux par le crime. (Agam. 469-470.) Si je vous livre, vous qui vous êtes réfugiées dans les temples des dieux, je crains d'exciter contre moi un vengeur terrible qui ne m'abandonnera pas, même après ma mort, dans les enfers. (Suppl., 418-421.)

(1) Les Athéniens disaient à ce sujet, qu'Eschyle avait remporté plus de prix après sa mort que durant sa vie.

nière est le type du caractère idéal des dieux, tel que le progrès des lumières l'avait fait, comme dans Sophocle, celui de Thésée est le type du caractère idéal des héros.

Lorsqu'on passe d'Eschyle à Sophocle, on croit arriver sous un ciel plus serein, respirer un air plus pur. On éprouve envers les dieux immortels une confiance jusqu'alors inconnue. Sophocle est le poète le plus religieux de l'antiquité : il a toute la grace de l'Inde, avec la pureté de goût de la Grèce. En lisant l'Oedipe à Colone et l'Antigone, on se sent réconcilié, pour ainsi dire, avec le polythéisme, tant ses formes sont majestueuses, sa morale noble et élevée, ses dogmes utiles, et nous dirons presque raisonnables (1).

La nature reprend dans Sophocle son harmonie et son calme; partout règnent l'ordre et la mesure. Si le poète est ramené malgré lui à

(1) Cette impression doit être bien profonde; puisque M. de Laharpe, de tous les critiques le plus étranger au sens moral de l'antiquité, n'a pu s'empêcher de la ressentir.

des traditions injurieuses pour les dieux, il s'empresse, soit de les adoucir, soit d'y ajouter quelques mots qui en sont l'excuse ou l'apologie. Hercule tue encore son hôte (1); mais Jupiter s'en indigne. Nous avons remarqué (2) que le crime d'Hercule n'avait provoqué que l'indignation d'Homère, non celle de Jupiter dans l'Iliade.

Le chœur, qui est toujours l'organe de l'opinion publique, ne manque jamais, dans Sophocle, de célébrer l'équité des dieux, en exaltant leur toute-puissance (3). Il promet à Électre que Jupiter, à l'œil de qui rien n'échappe, punira ses oppresseurs (4); les coupables, dit-il, sont infailliblement atteints par la vengeance de Thémis céleste (5); Pluton,

(1) Trachin., 38. Si, comme plusieurs critiques l'ont pensé, les Trachiniennes n'étaient qu'un ouvrage faussement attribué à Sophocle, cette circonstance expliquerait encore mieux la légère difficulté qui pourrait embarrasser le lecteur.

(2) T. III, p. 398.

(3) Électre, 472-515.

(4) Ib., 175-178.

(5) Ib., 1064-1065.

Proserpine, Mercure, les Furies aux chiens écumants, poursuivent en tous lieux l' homicide et l'adultère (1). Jupiter est le père des lois qui font le bonheur des hommes (2). Dès que les immortels, vigilants et justes, aperçoivent les forfaits, ils en préparent le châti- ment (3); et si Polynice est impuni, c'est que leur regard ne s'est pas encore tourné vers ce fils rebelle (4).

Si quelquefois Sophocle semble reculer vers des opinions moins épurées, cette marche rétro- grade s'applique aux rites, plus qu'aux maximes. De même que dans Eschyle, Clytemnestre mutile le corps d'Agamemnon qu'elle vient d'assassiner, pour se mettre à l'abri de la colère de ses mânes (5), dans Sophocle, elle essuie aux cheveux de son époux le fer sanglant qu'elle a retiré de sa poi- trine, afin que son sang retombe sur sa tête (6);

(1) Électr., 110-115.

(2) OEdipe roi, 865-868.

(3) Ib., 863-910.

(4) OEd. à Col., 1370-1371.

(5) Coéph., 437.

(6) Électr., 445-446.

OEdipe s'arrache les yeux, pour ne pas voir dans l'autre vie son père et sa mère (1). On reconnaît, dans ces détails, les coutumes des hordes sauvages. Dans l'Alceste d'Euripide les dieux infernaux boivent encore le sang des victimes funéraires (2); ce qui n'est qu'une assez légère modification de la description d'Homère qui fait boire ce sang par les om- bres mêmes. Enfin, chose plus étrange, dans Virgile, Déiphobus, à qui les Grecs ont coupé le nez, les oreilles et les mains, se cache tout honteux de paraître ainsi défiguré aux en- fers (3). Il y a dans l'homme une lutte perpé- tuelle : les habitudes, les souvenirs, le passé tout entier, s'attachent à lui pour entraver sa route vers l'avenir; mais il n'en suit pas moins cette route, et la prolongation des rites, for- mes matérielles qui se conservent après que les opinions se sont modifiées, ne dément qu'en apparence la modification qui s'est opé- rée.

Rien, au premier coup-d'œil, ne paraît plus

(1) OEdipe roi, 1371-1373.

(2) Alceste, 844-845.

(3) Æneid., VI 495-497.

révoltant que la seconde scène d'Ajax, où Minerve insulte basement à son malheur, et où Ulysse, qu'elle protège, donne les signes les plus ignobles d'une lâcheté ridicule. Mais avec quel art admirable le poète efface cette impression, pour la remplacer par une leçon plus satisfaisante et plus morale; lorsque Ulysse, l'ennemi d'Ajax, réclame des Grecs irrités la sépulture du héros tombé sa propre victime! C'est la modération, l'oubli de l'injure, la pitié pour l'infortune, le respect pour les morts, ce sont tous les sentiments généraux personnifiés et sanctionnés par la religion, sous les traits de Minerve.

Cette mesure si remarquable, ces ménagements si délicats, éclatent encore dans la peinture des Furies. Eschyle les offre aux regards, féroces, altérées de sang, et ce n'est qu'après que l'expiation les a désarmées, que le genre humain respire en sûreté (1). Sophocle les dérobaux yeux des spectateurs. Il épargne

(1) Il les peint même dans un endroit comme en horreur aux dieux et aux hommes. On reconnaît là la mythologie confuse et doublée d'Hésiode.

même à leurs oreilles ces noms redoutables. Des poétiques circonlocutions y suppléent. Dans Eschyle, ces divinités sortent des enfers, inexorables et impitoyables. Dans Sophocle, elles se retirent au fond d'un bois sacré. L'haléine parfumée des vents les apaise: elles reposent dans le silence, jusqu'à ce que de nouveaux devoirs réveillent leur activité contre les habitants de la terre (1).

Les notions reçues sur la justice des dieux, bien qu'admises et professées par Eschyle, se fondent bien moins dans ses ouvrages, y composent un tout bien moins uniforme, que dans les tragédies de Sophocle. Le poète parle sans scrupule des crimes des dieux. La morale est une théorie que la pratique contredit encore. Le tribunal redoutable que nous avons vain-

(1) Le temple des Furies fut construit à Athènes du temps de Solon, par l'ordre d'Épiménide. (DUPUIS, des Mystères, 120-189.) Athènes était la ville de la Grèce où les Furies étaient le plus révérees, peut-être parce que la religion s'y développa plus vite, et s'unit à la morale d'une manière plus intime que partout ailleurs. Les Furies étaient les protectrices de l'Aréopage, et on les invoquait immédiatement après Jupiter sauveur et Apollon. (Staaedl. Rel. Magaz., 491-492.)

ment cherché dans Homère, et que nous avons vu constitué dans Pindare, est consacré par les deux tragiques : mais tout est effrayant dans Eschyle. Pluton, juge puissant des mortels, exerce aux enfers la tardive vengeance (1). Il n'est jamais question que du supplice des pervers. Dans Sophocle, Antigone espère la félicité des justes ; l'amitié des ombres, répond-elle à la timide Ismène, me sera plus durable que la faveur des vivants (2).

Dans Eschyle, les dieux se font craindre ; dans Sophocle, ils se font aimer ; et c'est un progrès incontestable, que ce passage de l'épouvante à l'amour. La religion s'identifie à la poésie de Sophocle, bien plus qu'à celle d'Eschyle. Celui-ci la fait sortir menaçante de la nuit épaisse ; elle lance des flammes soudaines au sein de la foudre et des éclairs. L'autre, par d'harmonieuses nuances, l'associe à l'astre du jour ; l'azur des cieux est plus brillant, sans être moins paisible. Si nous ne craignons de hasarder une comparaison trop profane, nous di-

(1) Cœph. 321-326-379-380.

(2) Antigone, 80-82.

rions qu'Eschyle est en quelque sorte l'ancien Testament du polythéisme ; Sophocle en est l'Évangile.

Lors même que le but des deux poètes est identique, leurs moyens diffèrent. Eschyle, dans les Euménides, aussi-bien que Sophocle dans l'OEdipe à Colone, travaillent à représenter Athènes comme la ville gardienne des lois, la demeure privilégiée d'une race supérieure, le boulevard devant lequel s'arrête le pouvoir injuste, le sanctuaire où s'expie le crime involontaire, ou le crime repentant. Mais dans le premier, les dieux prononcent un arrêt revêtu de formes presque judiciaires ; dans le second, la suprématie de la cité de Minerve pénètre plus lentement, mais plus profondément, jusqu'au fond de l'âme, par une suite de sentiments et d'émotions religieuses, qu'un prodige complète, sans les interrompre et les troubler.

Eschyle paraît l'esclave indocile et révolté de son siècle. Sophocle en est le noble interprète, toujours fidèle et scrupuleux ; et, par un privilège malheureusement bien rare, la carrière de ce grand poète fut digne en tout de son talent. Citoyen du pays le plus éclairé

du monde antique, doué des avantages de la naissance, de la fortune et de la beauté; il parvint à tous les honneurs, il conquit toutes les gloires. Choisi dans son adolescence pour célébrer, à la tête de ses jeunes compagnons, la victoire de Salamine; pontife et général, collègue de Périclès et de Thucydide, dans son âge mûr : il défendit, sanctifia, illustra son pays. Tandis que l'irritable Eschyle recherchait, comme l'avidé Pindare, le patronage d'un tyran, Sophocle repoussait les invitations des rois barbares (1). La vieillesse même, en l'atteignant, sembla le respecter. Elle vint seule, sans le hideux cortège des infirmités qui l'accompagnaient. L'ingratitude de ses enfants ne fut pour Sophocle que le sujet d'un nouveau triomphe. On dirait que les dieux de ce polythéisme qu'il rendait si noble et si pur, éprouvèrent envers lui de la reconnaissance, tant ils le comblèrent de tous leurs bienfaits. Le plus éclatant de ces bienfaits, fut sans doute de lui

(1) PLUTARQUE (vie de Pompée), nous a conservé de lui ces deux vers : « Quiconque n'évite pas les palais des rois, peut y entrer libre, mais y reste esclave. »

épargner le douloureux spectacle de la décadence de sa patrie : à peine ses yeux s'étaient-ils fermés, que la liberté périt à Athènes, sous la main des étrangers, et le farouche Spartiate empêcha que le corps du poète ne fût déposé dans la tombe de ses aïeux.

Pour juger du polythéisme dans son enfance, il faut s'arrêter à l'Iliade (1); pour apercevoir ses premiers développements, il faut lire Hé-

(1) Après avoir comparé Homère aux poètes qui lui succédèrent, nous pourrions le comparer aux peintres qui puisèrent dans ses poèmes le sujet de leurs ouvrages. Nous trouverions de nouvelles preuves de la modification des opinions. Bien qu'il soit parlé, dans le onzième livre de l'Odyssée, de Pirithoüs et de Thésée, il n'y est point dit qu'ils subissent aucun châtement; mais Polygnote, dans son tableau de la descente d'Ulysse (v. t. III, p. 452), nous peint ces héros expiant, enchaînés sur des trônes d'or, leur impiété et leurs flammes adultères. (PAUSAN., Phocide, 28-29 et 30.) Le tableau de Polygnote était exposé dans la Lesché de Delphes (la Lesché était l'endroit où, dans chaque ville, les citoyens se rassemblaient). Le même peintre, dans le même tableau, représente sous la barque de Caron plusieurs coupables punis, et rien de pareil ne se rencontrant dans le poète antique, ces additions n'ont pu être suggérées au peintre que par les idées de son temps.

siode. Eschyle nous le montre dans ses épurations successives encore contestées, et si nous voulons le connaître dans sa perfection, c'est Sophocle surtout qu'il faut consulter.

---

## CHAPITRE VIII.

*D'Euripide.*

Nous nous étions proposé d'abord de ne point parler d'Euripide : c'est un peintre si peu fidèle de la religion grecque, un auteur si étranger à toute exactitude et à tout scrupule, que nous ne croyons, presque sur aucun point, devoir invoquer son témoignage. Il est à-la-fois incrédule et rhéteur. En conséquence, loin de se complaire dans les perfectionnements de la religion, il aime à exagérer ses côtés faibles. Néanmoins, le lecteur nous aurait reproché une lacune, et nous n'avons pas voulu mériter ce blâme. Mais pour montrer avec quelle défiance il faut consulter ce troisième des tragiques grecs, et quel genre de lumières il peut répandre sur quelques détails, nous devons parler d'abord de son ca-